

# Vous rêvez de devenir juré d'un prix littéraire ?

C'est l'aventure que vous proposent  
les éditions POINTS avec leur  
**Prix du Meilleur Roman des lecteurs de POINTS !**



D'août 2012 à juin 2013, un jury composé de 40 lecteurs et de 20 libraires recevra à domicile 10 romans récemment publiés par les éditions Points et votera pour élire le meilleur d'entre eux. L'écrivain Marie Desplechin est la présidente du jury de cette première édition.

Pour rejoindre le jury, déposez votre candidature sur **[www.prixdumeilleurroman.com](http://www.prixdumeilleurroman.com)**. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 31 octobre 2012.

Le Prix du Meilleur Roman des lecteurs de POINTS, c'est un prix littéraire dont vous, lectrices et lecteurs, désignez le lauréat en toute liberté.

Plus d'information sur  
**[www.prixdumeilleurroman.com](http://www.prixdumeilleurroman.com)**



Michela Murgia est née à Cabras, en Sardaigne, en 1972. En 2006, elle a publié *Il mondo deve sapere*, le journal tragicomique d'un mois de travail dans un call center (dont Paolo Virzi a tiré un film). Avec *Accabadora*, traduit en quinze langues, elle a obtenu le prix Campiello 2010 en Italie et le prix Pages des libraires 2011.



Michela Murgia

ACCABADORA

R O M A N

*Traduit de l'italien  
par Nathalie Bauer*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Accabadora*

ÉDITEUR ORIGINAL

Einaudi

© original : Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin, 2009

ISBN original : 978-88-06-19780-3

ISBN 978-2-0211-2106-3

(ISBN 978-2-02-102507-1, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*À ma mère.  
Toutes les deux.*





## Chapitre un

### *Fillus de anima.*

C'est ainsi qu'on appelle les enfants doublement engendrés, de la pauvreté d'une femme et de la stérilité d'une autre. De ce second accouchement était née Maria Listru, fruit tardif de l'âme de Bonaria Urrai.

Lorsque la vieille femme s'était arrêtée au pied du citronnier pour s'entretenir avec sa mère, Anna Teresa Listru, Maria était âgée de six ans ; elle constituait une erreur après trois réussites. Ses sœurs étaient déjà adolescentes, et elle s'amusait toute seule, par terre, à confectionner un gâteau de boue et de fourmis vivantes avec autant de soin qu'une petite femme. Les insectes agitaient leurs fines pattes rougeâtres dans le mélange d'eau et de terre, ils mouraient lentement sous les décorations en fleurs des champs et le sucre de sable. Le gâteau grossissait avec cette beauté qu'ont parfois les choses mauvaises, sous le soleil violent du mois de juillet. Levant la tête, la fillette s'aperçut que Tzia Bonaria Urrai souriait, à contre-jour, les mains sur son ventre plat, satisfaite de ce qu'Anna

Teresa Listru venait de lui offrir. Maria apprendrait bien plus tard de quoi il s'agissait exactement.

Elle partit le jour même en compagnie de Tzia Bonaria, son gâteau de boue dans une main et, dans l'autre, un cabas rempli d'œufs frais et de persil, misérable viatique de remerciement.

Bien qu'elle sourît, elle devinait obscurément qu'elle aurait dû pleurer. En s'éloignant, elle perdit le souvenir du visage de sa mère, comme si elle l'avait déjà oublié depuis longtemps, au cours de cette période mystérieuse où les fillettes choisissent ce qu'il convient de mêler à la boue de leurs gâteaux. En revanche, elle se rappela pendant des années le ciel chaud et les pieds chaussés de sandales de Tzia Bonaria, qui s'échappaient de sa jupe noire et s'y dissimulaient l'un après l'autre en un ballet muet dont les jambes avaient grand-peine à suivre le rythme.

Tzia Bonaria lui donna un lit rien que pour elle et une chambre regorgeant de saints méchants. Dans cette pièce, Maria comprit que le paradis n'est pas pour les enfants : deux nuits durant, elle demeura éveillée, les yeux rivés sur les larmes de sang et les auréoles scintillantes. La troisième, elle céda à la peur du Sacré Cœur au doigt dressé, que trois lourds chapelets tombant sur la poitrine ruisselante rendaient pour le moins menaçant. Incapable de résister davantage, elle cria.

Tzia Bonaria ouvrit la porte moins d'une minute plus tard et trouva l'enfant debout contre le mur, agrippée à un oreiller de laine hirsute, élu au rang de chiot défenseur. Elle avisa la statue sanguino-

lente qui semblait plus proche du lit que de coutume et, la glissant sous son bras, l'emporta sans un mot. Le lendemain, le bénitier à l'intérieur duquel était représentée sainte Rita et l'agneau mystique en plâtre, aussi frisé qu'un chien errant et féroce comme un lion, disparurent à leur tour de la commode. Il fallut un moment à Maria pour recommencer à réciter l'Ave, et elle le fit tout bas, de crainte que la Vierge ne l'entendît et ne la prît au sérieux à l'heure de notre mort, amen.

Il n'était pas facile, à l'époque, de déterminer l'âge de Tzia Bonaria : on aurait dit qu'elle avait volontairement vieilli d'un coup, de nombreuses années plus tôt, et qu'elle attendait d'être rejointe par le temps. Arrivée, quant à elle, trop tard dans le ventre de sa mère, Maria s'était habituée à être le cadet des soucis d'une famille qui n'en avait que trop. Et voilà qu'elle expérimentait auprès de Tzia Bonaria la sensation insolite d'être importante. Quand elle s'éloignait le matin, son manuel scolaire à la main, elle était persuadée que, dans son dos, la femme la contemplait, appuyée contre le montant de la porte, comme si elle en soutenait les gonds.

Maria l'ignorait, mais c'était la nuit, lors de ces nuits ordinaires où l'absence de sommeil ne peut être attribuée au moindre péché, que Tzia Bonaria était le plus présente. Elle pénétrait dans sa chambre, s'asseyait devant le lit et regardait dormir cette fillette qui se croyait la première de ses préoccupations sans connaître encore le fardeau qui consistait à en être l'unique.

À Soreni, tout le monde savait pourquoi Anna Teresa Listru avait donné sa benjamine à la vieille femme : malgré les conseils de sa famille, elle avait fait un mauvais mariage et passé les quinze années suivantes à se plaindre de cet homme qui ne s'était révélé bon qu'à une seule chose. Anna Teresa Listru aimait raconter à ses voisines que son époux ne s'était même pas montré utile en crevant à la guerre, ce qui lui aurait valu une pension. Réformé pour son incapacité, Sisinnio Listru était mort aussi bêtement qu'il avait vécu, écrasé comme un grain de raisin dans le pressoir par le tracteur de Boreddu Arresi, à qui il servait parfois de métayer. Veuve et mère de quatre filles, Anna Teresa Listru avait quitté la pauvreté pour la misère, apprenant – selon son expression – à cuisiner le pot-au-feu avec l'ombre du clocher. Maintenant que Tzia Bonaria avait demandé Maria pour fille, elle exultait à l'idée d'ajouter chaque jour à sa soupe deux pommes de terre provenant du domaine des Urrai. Et tant pis si le prix à payer était sa créature : il lui en restait trois.

En revanche, personne ne comprenait pourquoi Tzia Bonaria Urrai avait accueilli la fille d'une autre à l'âge qui était le sien. Les silences s'étiraient telles des ombres lorsqu'elle arpentait les rues avec la petite, suscitant des traînes de discours chuchotés sur les bancs du voisinage. Bainzu, le marchand de tabac, se complaisait à remarquer que, sur leurs vieux jours, les riches aussi avaient besoin de deux mains qui leur torchent le cul. Mais Luciana Lodine, la fille aînée du plombier, estimait qu'il

n'était pas indispensable de se procurer une héritière pour se charger des besognes qu'eût accomplies une domestique bien payée. Quant à Ausonia Frau, qui, en matière de culs, était plus expérimentée qu'une infirmière, elle aimait conclure la discussion à sa façon : personne, pas même les renards, n'aime mourir seul, disait-elle, et l'on en restait là.

Un fait était certain : si Bonaria Urrai n'était pas née riche, elle aurait connu le sort réservé à toutes les femmes sans homme, au lieu de prendre une *fill'e anima*. Veuve d'un mari qui ne l'avait jamais épousée, elle serait probablement devenue traînée, ou religieuse, derrière des volets toujours clos, vêtue de noir jusqu'à son dernier souffle. C'était la guerre qui lui avait volé sa robe de mariée, même s'il y avait des villageois pour affirmer que Raffaele Zincu n'était pas mort sur le Piave ainsi qu'on le prétendait : malin comme il était, il avait sûrement trouvé une femme dans le Nord et n'avait pas jugé bon de venir s'expliquer. Voilà pourquoi, peut-être, Bonaria Urrai était vieille depuis sa jeunesse et pourquoi il n'existait pas, aux yeux de Maria, de nuit plus noire que sa jupe. Mais les veuves de maris en vie pullulaient dans le village, tout le monde le savait, les mauvaises langues autant que Bonaria Urrai qui, le matin, allait acheter du pain frais, la tête haute, sans s'arrêter et rentrait chez elle droite comme la rime d'une octave chantée.

Bien entendu, dans sa décision de prendre une *fill'e anima*, la curiosité des villageois avait été moins difficile à affronter que les premières réac-

tions de la fillette. Ayant partagé pendant six ans l'air d'une seule chambre avec ses trois sœurs, Maria s'était habituée à avoir un espace à elle qui n'excédait pas la longueur de son bras. Son arrivée chez Bonaria Urrai bouleversa cette géographie intérieure ; entre ces nouveaux murs, elle disposait d'un espace si vaste qu'il lui fallut plusieurs semaines pour comprendre que personne ne surgirait des nombreuses pièces fermées en déclarant : « Ne touche pas à ça, c'est à moi. » Bonaria Urrai ne commit jamais l'erreur de l'inciter à considérer son foyer comme le sien et ne prononça aucune de ces banalités servant à rappeler aux invités qu'ils ne sont justement pas chez eux. Elle se contenta d'attendre que la maison eût peu à peu épousé la forme de la petite et quand, un mois plus tard, Maria eut définitivement ouvert toutes les portes, elle eut la sensation qu'elle ne s'était pas trompée. Forte de cette familiarité toute fraîche, la fillette se montra de plus en plus intriguée par la femme qui l'avait accueillie.

« Et vous, de qui êtes-vous la fille, Tzia ? demanda-t-elle un jour, la bouche remplie de soupe.

– Mon père s'appelait Taniei Urrai, c'était ce monsieur-là... »

Bonaria indiqua, au-dessus de la cheminée, une vieille photo brunie sur laquelle Daniele Urrai, le torse bombé dans un gilet de velours, devait avoir trente ans. Incapable de croire qu'il était le père de la vieille femme qui se tenait devant elle, la fillette laissa l'incrédulité se peindre sur son visage rose. Bonaria précisa alors :

« À cette époque, il était jeune et je n'étais pas encore née.

– Et une maman, vous n'en aviez pas ? poursuivit Maria, peu habituée à l'idée qu'on pût être la fille d'un père.

– Bien sûr que si. Elle s'appelait Anna. Mais elle est morte, elle aussi, il y a de nombreuses années.

– Comme mon père. Ça leur arrive.

– Comment ?

– Ça leur arrive. De mourir avant notre naissance. » Maria lança à Bonaria un regard patient et ajouta à contrecœur : « Rita, la fille d'Angela Muntoni, me l'a dit. Son papa aussi est mort avant. »

Tout en expliquant, elle agitait sa cuiller dans l'air tel l'archet d'un musicien.

« Oui, ça leur arrive. Mais pas à tous, objecta la femme qui l'observait avec un vague sourire.

– Bien sûr, pas à tous. Il faut qu'un des deux, au moins, reste. Pour les enfants. Voilà pourquoi il y a toujours deux parents. »

Bonaria plongea à son tour sa cuiller dans la soupe, persuadée que le discours était clos. Mais la fillette reprit :

« Et vous, vous étiez deux ? »

Elle comprit enfin et, sans s'interrompre, répondit du même ton désinvolte, ou presque :

« Oui, nous étions deux. Mon époux est mort, lui aussi.

– Oh ! Il est mort...

– Oui. Ça leur arrive. »

Réconfortée par ces statistiques personnelles, la fillette recommença à souffler sur sa soupe. De

temps en temps, elle détournait les yeux et, croisant à travers la vapeur ceux de Tzia Bonaria, esquissait un sourire.

Dès lors, quand la femme allait acheter du pain, le matin, Maria prit l'habitude de l'attendre, assise à la table de la cuisine, les pieds pendants, en comptant en silence les coups de sa semelle en caoutchouc contre la chaise, autant que le lui permettait sa maîtrise des nombres. Tzia Bonaria arrivait à environ trois fois cent, et, avant que la fillette s'en allât à l'école, mangeait avec elle du pain chaud et des figes cuites au four.

« Mange, Maria, et tes seins pousseront ! » s'exclamait-elle en abattant la main sur sa poitrine maigre.

Maria riait et mangeait les fruits deux par deux, puis, les graines entre les dents, courait vérifier dans sa chambre : tout ce que disait Tzia Bonaria était, pour elle, la loi de Dieu sur terre. Cependant, durant les treize années où elles vécurent ensemble, elle ne l'appela jamais maman, parce que les mères ne sont pas la même chose.



## Chapitre deux

Pendant quelque temps, Maria pensa que Tzia Bonaria était couturière. Elle cousait de nombreuses heures d'affilée et conservait dans une pièce des coupons et des étoffes. Des femmes venaient prendre les mesures pour des jupes et des châles ; mais parfois aussi des hommes, pour des pantalons et des chemises destinés aux jours de fête. Les hommes ne franchissaient pas le seuil de la pièce aux étoffes ; Bonaria les accueillait dans la salle à manger, où ils demeuraient debout sans bouger. À genoux, armée de son mètre en cuir, elle se mouvait aussi rapidement qu'une araignée, tissant autour de ses proies une mystérieuse toile de mesures.

Pendant cette opération, les femmes bavardaient volontiers, parlant de leurs problèmes à travers ceux des autres. Les hommes, en revanche, se taisaient, sombres et comme nus sous ses yeux précis. Maria observait et posait des questions.

« Les hommes ont honte parce que vous êtes une femme, n'est-ce pas ? » interrogea-t-elle un jour.

Bonaria Urrai lui lança un regard malicieux qui détonnait sur la toile mûre de son visage sévère.

« Voyons, Mariedda ! Les hommes n'ont pas honte, ils ont peur ! Ils redoutent le costard que je risque de leur tailler. » Elle rit doucement en secouant l'étoffe pour la tendre.

Peur ou pas, les clients affluaient aussi de l'extérieur, y compris d'Illamari et de Luvè, en vue des noces ou des célébrations de saints, ou juste pour commander un habit du dimanche. Avec ces mètres d'étoffe disposés sur le dossier des chaises afin qu'on pût y concevoir des plis de jupes et des broderies, la maison avait parfois des allures de marché. Maria regardait, assise, prête à donner une aiguille ou la craie à ourlets.

Un jour, Boriccu Silai, du consortium des mines, vint commander un pantalon, accompagné de sa servante, une adolescente d'environ seize ans, prénommée Annagrazia, dont la peau était grêlée et les yeux évoquaient des escargots sortis de leur coquille. Elle s'appuya en silence contre le mur, munie d'une poche contenant au moins quatre mètres de velours uni, un article de riches. En rien impressionnée, Tzia Bonaria prit les mesures de l'homme avec sa rigueur habituelle, scrutant les formes sous la ceinture, de l'œil expert des êtres auxquels un rien suffit pour tout comprendre.

Fixant la braguette, elle interrogea enfin, selon l'usage des couturiers minutieux : « De quel côté la portez-vous ? » Boriccu Silai se tourna et adressa à l'adolescente un signe de la tête.

« À gauche », répondit la domestique, les yeux braqués sur la vieille femme. Bonaria soutint un instant son regard, puis enroula lentement son mètre

en cuir autour de la baguette en bois de citronnier. Boriccu attendait la réponse. Quand elle vint, Tzia Bonaria n'avait plus l'air de lui parler.

« J'ai bien peur que ce ne soit pas possible pour la Saint-Ignace. Demandez donc à Rosa Cadinu. Elle a besoin de travail. »

Boriccu Silai et Tzia Bonaria se dévisagèrent un moment. Puis l'homme et sa servante de ceinture s'en allèrent sans un mot, étant donné qu'on en avait déjà prononcé trop. Tzia Bonaria referma soigneusement la porte et, avec un soupir las, glissa son mètre dans la poche de son tablier déchiré.

« Qu'ils aillent au diable ! Un travail de perdu... Mais il y a des choses dont il vaut mieux ignorer la mesure exacte, Maria. Tu as compris ? »

La fillette, qui n'avait rien compris, hocha la tête, estimant que personne ne vous oblige à tout saisir du premier coup. Du reste, elle croyait encore que Tzia Bonaria exerçait le métier de couturière.

Maria avait huit ans quand elle s'aperçut que Tzia Bonaria sortait la nuit. C'était en 1955, au milieu de l'hiver, juste après l'Épiphanie. Elle avait obtenu l'autorisation de jouer jusqu'au son de cloche de l'Ave Maria, après quoi Tzia Bonaria l'avait accompagnée à sa chambre, qu'elle avait plongée dans la pénombre plus tôt que d'habitude, avant de remplir le brasero de tisons et de cendre chaude.

« Dors. Demain, tu te lèves de bonne heure pour l'école. »

Il était rare que Maria s'abandonnât immédiatement à cette parodie de nuit. Il lui arrivait d'étu-

dier des heures durant les formes que les braises mourantes dessinaient sur le plafond.

De fait, elle ne dormait pas lorsqu'elle entendit des coups contre la porte de la cour, puis la voix d'un homme, agitée mais trop basse pour qu'on pût le reconnaître. Immobile sous les couvertures, parmi les ombres rougeâtres, elle perçut le grincement de la porte et les pas familiers de Tzia Bonaria qui allait et venait. Elle sauta du lit et, insensible au froid, se dirigea à tâtons vers le couloir ; ce faisant, elle heurta le pot de chambre. Avant même qu'elle eût quitté la pièce, Tzia se rendit compte qu'elle était éveillée.

« La petite ! » chuchota l'homme qui se tenait dans la pénombre de l'entrée. Grand, large d'épaules, il avait un aspect vaguement familier. Mais Maria n'eut pas le temps de s'en assurer : Tzia se dressait devant elle, noire et sévère dans le long châle en laine qu'elle portait les jours de fêtes fixes. Elle le serrait tel un écrin autour de son corps maigre, y dissimulant ses formes comme ses intentions.

« Retourne dans ta chambre. »

Sans doute parce qu'elle ne voyait pas son visage, Maria osa répliquer :

« Où allez-vous, Tzia ? Que se passe-t-il ?

– Je reviens tout de suite. Va dans ta chambre. »

Ces mots ne constituaient pas une invitation et ils avaient été prononcés une fois de trop, par surcroît devant un étranger. Maria recula. La vieille femme patienta immobile, imitée par l'homme. Quand elle eut refermé la porte, la fillette retint son souffle tel un secret et entendit les pas hâtifs

- P2776. En censurant un roman d'amour iranien  
*Shahriar Mandanipour*
- P2777. Un café sur la Lune, *Jean-Marie Gourio*
- P2778. Caïn, *José Saramago*
- P2779. Le Triomphe du singe-araignée, *Joyce Carol Oates*
- P2780. Faut-il manger les animaux ?, *Jonathan Safran Foer*
- P2781. Les Enfants du nouveau monde, *Assia Djebar*
- P2782. L'Opium et le Bâton, *Mouloud Mammeri*
- P2783. Cahiers de poèmes, *Emily Brontë*
- P2784. Quand la nuit se brise. Anthologie de poésie algérienne
- P2785. Tibère et Marjorie, *Régis Jauffret*
- P2786. L'Obscure Histoire de la cousine Montsé, *Juan Marsé*
- P2787. L'Amant bilingue, *Juan Marsé*
- P2788. Jeux de vilains, *Jonathan Kellerman*
- P2789. Les Assoiffées, *Bernard Quiriny*
- P2790. Les anges s'habillent en caillera, *Rachid Santaki*
- P2791. Yum Yum Book, *Robert Crumb*
- P2792. Le Casse du siècle, *Michael Lewis*
- P2793. Comment Attila Vavavoom remporta la présidentielle avec une seule voix d'avance, *Jacques Lederer*
- P2794. Le Nazi et le Barbier, *Edgar Hilsenrath*
- P2795. Chants berbères de Kabylie, *Jean Amrouche*
- P2796. Une place au soleil, *Driss Chraïbi*
- P2797. Le Rouge du tarbouche, *Abdellah Taïa*
- P2798. Les Neuf Dragons, *Michael Connelly*
- P2799. Le Mécano du vendredi  
(illustrations de Jacques Ferrandez), *Fellag*
- P2800. Le Voyageur à la mallette suivi de Le Vieux Quartier  
*Naguib Mahfouz*
- P2801. Le Marquis des Éperviers, *Jean-Paul Desprat*
- P2802. Spooner, *Pete Dexter*
- P2803. «Merci d'avoir survécu», *Henri Borlant*
- P2804. Secondes noires, *Karin Fossum*
- P2805. Ultimes Rituels, *Yrsa Sigurdardottir*
- P2806. Le Sourire de l'agneau, *David Grossman*
- P2807. Le garçon qui voulait dormir, *Aharon Appelfeld*
- P2808. Frontière mouvante, *Knut Faldbakken*
- P2809. Je ne porte pas mon nom, *Anna Gruie*
- P2810. Tueurs, *Stéphane Bourgoin*
- P2811. La Nuit de Geronimo, *Dominique Sylvain*
- P2812. Mauvais Genre, *Naomi Alderman*
- P2813. Et l'âne vit l'ange, *Nick Cave*
- P2814. Les Yeux au ciel, *Karine Reyssset*
- P2815. Un traître à notre goût, *John le Carré*
- P2816. Les Larmes de mon père, *John Updike*
- P2817. Minuit dans une vie parfaite, *Michael Collins*

- P2818. Aux malheurs des dames, *Lalie Walker*
- P2819. Psychologie du pingouin et autres considérations scientifiques, *Robert Benchley*
- P2820. Petit traité de l'injure. Dictionnaire humoristique  
*Pierre Merle*
- P2821. L'Illiade, *Homère*
- P2822. Le Roman de Bergen. 1950 Le Zénith – tome III  
*Gunnar Staalesen*
- P2823. Les Enquêtes de Brunetti, *Donna Leon*
- P2824. Dernière Nuit à Twisted River, *John Irving*
- P2825. Été, *Mons Kallentoft*
- P2826. Allmen et les libellules, *Martin Suter*
- P2827. Dis camion, *Lisemai*
- P2828. La Rivière noire, *Arnaldur Indridason*
- P2829. Mary Ann en automne. Chroniques de San Francisco,  
épisode 8, *Armistead Maupin*
- P2830. Les Cendres froides, *Valentin Musso*
- P2831. Les Compliments. Chroniques, *François Morel*
- P2832. Bienvenue à Oakland, *Eric Miles Williamson*
- P2833. Tout le cimetière en parle, *Marie-Ange Guillaume*
- P2834. La Vie éternelle de Ramsès II, *Robert Solé*
- P2835. Nyctalope? Ta mère. Petit dictionnaire loufoque  
des mots savants, *Tristan Savin*
- P2836. Les Visages écrasés, *Marin Ledun*
- P2837. Crack, *Tristan Jordis*
- P2838. Fragments. Poèmes, écrits intimes, lettres,  
*Marilyn Monroe*
- P2839. Histoires d'ici et d'ailleurs, *Luis Sepúlveda*
- P2840. La Mauvaise Habitude d'être soi  
*Martin Page, Quentin Faucompré*
- P2841. Trois semaines pour un adieu, *C.J. Box*
- P2842. Orphelins de sang, *Patrick Bard*
- P2843. La Ballade de Gueule-Tranchée, *Glenn Taylor*
- P2844. Cœur de prêtre, cœur de feu, *Guy Gilbert*
- P2845. La Grande Maison, *Nicole Krauss*
- P2846. 676, *Yan Gérard*
- P2847. Betty et ses filles, *Cathleen Schine*
- P2848. Je ne suis pas d'ici, *Hugo Hamilton*
- P2849. Le Capitalisme hors la loi, *Marc Roche*
- P2850. Le Roman de Bergen. 1950 Le Zénith – tome IV  
*Gunnar Staalesen*
- P2851. Pour tout l'or du Brésil, *Jean-Paul Delfino*
- P2852. Chamboula, *Paul Fournel*
- P2853. Les Heures secrètes, *Élisabeth Brami*
- P2854. J.O., *Raymond Depardon*